

La Maison-Dieu, 174, 1988, 119-130

Frédéric DEBUYST

ESPACE ET FOI :
L'ŒUVRE EXEMPLAIRE
D'EMIL STEFFANN

MA tâche est, je pense, d'essayer de « situer » le thème de la foi dans le lieu même de la célébration liturgique, dans l'espace de l'église d'aujourd'hui. Plutôt que de le faire sur le plan théorique, je voudrais partir d'une œuvre d'architecte que nous pouvons considérer comme exemplaire à cet égard : celle de l'Allemand Emil Steffann (1899-1968) dont Jean-Pol Hindré disait, dans le texte de la rétrospective de l'abbaye de l'Épau, qu'il était l'architecte « qui aura le plus contribué à l'élaboration d'un "modèle" d'église pour notre temps ».

Il existe environ quarante églises d'Emil Steffann, et autant de projets non exécutés. Ces églises nous frappent par leur présence simple, évidente, hospitalière, leur exceptionnelle cohérence liturgique et enfin par une qualité d'ouverture au mystère ecclésial qui, dans sa convergence avec tout le reste, nous permet d'y penser comme à des lieux où la foi véritablement « *habite* », au sens stable et permanent de ce mot.

Mais peut-être faut-il aborder Steffann à la manière dont le faisait, dans les années 50, la revue *L'Art Sacré*. Dans le numéro intitulé « Allemagne 1950 », le P. Régamey disait à quel point il retrouvait chez cet architecte la ligne même d'inspiration de la revue : simplicité, sincérité, « noblesse de la pauvreté ». Ces mots suffisent sans doute à nous faire retrouver tout un contexte, tout un climat. Par la suite *L'Art Sacré* donnera deux fois à Steffann sa page-couverture : en 1957 pour l'église franciscaine de Cologne, en 1959 pour Sainte-Élisabeth d'Opladen. A propos de cette dernière, le P. Capellades écrivait de l'architecte : « Ne disons pas qu'il est le plus grand. Disons simplement qu'il est celui dont les œuvres, trop rares, s'accordent le mieux avec nos préoccupations et nos recherches actuelles. L'un de ceux aussi qui, bien avant les austérités de l'après-guerre, avaient faite leur la leçon de la sainte pauvreté » (*L'Art Sacré*, 1959, 3-4, p. 11).

« *Ne disons pas qu'il est le plus grand.* » Cette précaution, nécessaire à une époque où les recherches formelles avaient quelque chose d'impératif, de compétitif, et presque d'explosif, s'explique du fait que l'architecture de Steffann, cachant ses audaces, prenait des apparences presque archaïques et pouvait évoquer à première vue un retour au préroman, ou à l'architecture romaine. En réalité, il s'agissait chez lui d'une sorte de plongée spontanée vers les sources premières de l'architecture : celles de la *maison* humaine, avec ses murs, ses masses, son toit, son seuil, ses profondeurs secrètes.

C'est sur cette réalité humaine fondamentale que se greffe le thème de la « *sainte pauvreté* », la référence évangélique, et donc déjà le thème de la *foi*. Steffann était d'une famille protestante (d'origine huguenote) et lui-même, comme tous les siens, se montrait profondément croyant et pratiquant. En 1926 il se convertit au catholicisme au cours d'un stage prolongé à Rome et à Assise. Et désormais Assise deviendra pour lui *la* grande image intérieure, englobant à la fois l'ensemble unique de la ville et le détail précis de ses petites places, de ses petites rues, de ses maisons, de ses escaliers. Tout

cela représente aussi pour lui la révélation bouleversante d'un *genius loci*, du *génie d'un lieu* exceptionnel : « En de rares cas privilégiés, écrit-il, il arrive qu'on découvre avec une joie inexprimable que dans le *monde construit* un ordre existe et qu'il exprime un rapport avec la vérité. Et ce lieu vrai, ce lieu juste n'est pas un simple « quelque part ». Il est unique. Il est indissolublement lié au temps et à l'espace, là où il a plû à l'Esprit de s'y manifester » (note personnelle).

Travaillant désormais dans le plus profond respect de l'environnement ainsi que des valeurs de création et d'humanité qui s'y rapportent, Steffann s'accorde à l'avance au célèbre essai de Norberg-Schultz intitulé (précisément) *Genius Loci* (1979), un livre-clé pour notre époque, dont il faut lire au moins la superbe description topologique de Rome et retenir les cris d'alarme lancés sur la « perte des lieux » caractéristique du 20^e siècle.

Lorsque Steffann, en 1941-1944, sera chargé de reconstruire les petits villages lorrains détruits par la guerre, en particulier celui de Boust près de Thionville, ce sera dans cet esprit, comme nous le découvrons avec joie dans les photos de maisons reconstruites, avec tant de sensibilité et de justesse, en matériaux de réemploi. Tout cela culmine dans l'admirable « grange-église » de 1943 : le lieu de culte clandestin construit en défiance des ordres des nazis.

Par sa sobriété, son caractère d'évidence, son inscription dans le village, cette construction est considérée aujourd'hui comme une « œuvre-berceau » de notre architecture religieuse des années 70 et 80. C'est en même temps le point de départ d'une sorte de troisième force, située entre les excès de l'architecture fonctionnaliste et ceux — peut-être plus ambigus et plus embarrassants — du formalisme lyrique.

Les photos d'époque et les dessins originaux montrent à quel point cette construction si sobre, si modeste, rassemblait son environnement, ancrerait et inspirait le « lieu ». Il faut malheureusement ajouter que ce lieu n'existe plus, entièrement dénaturé par des constructions

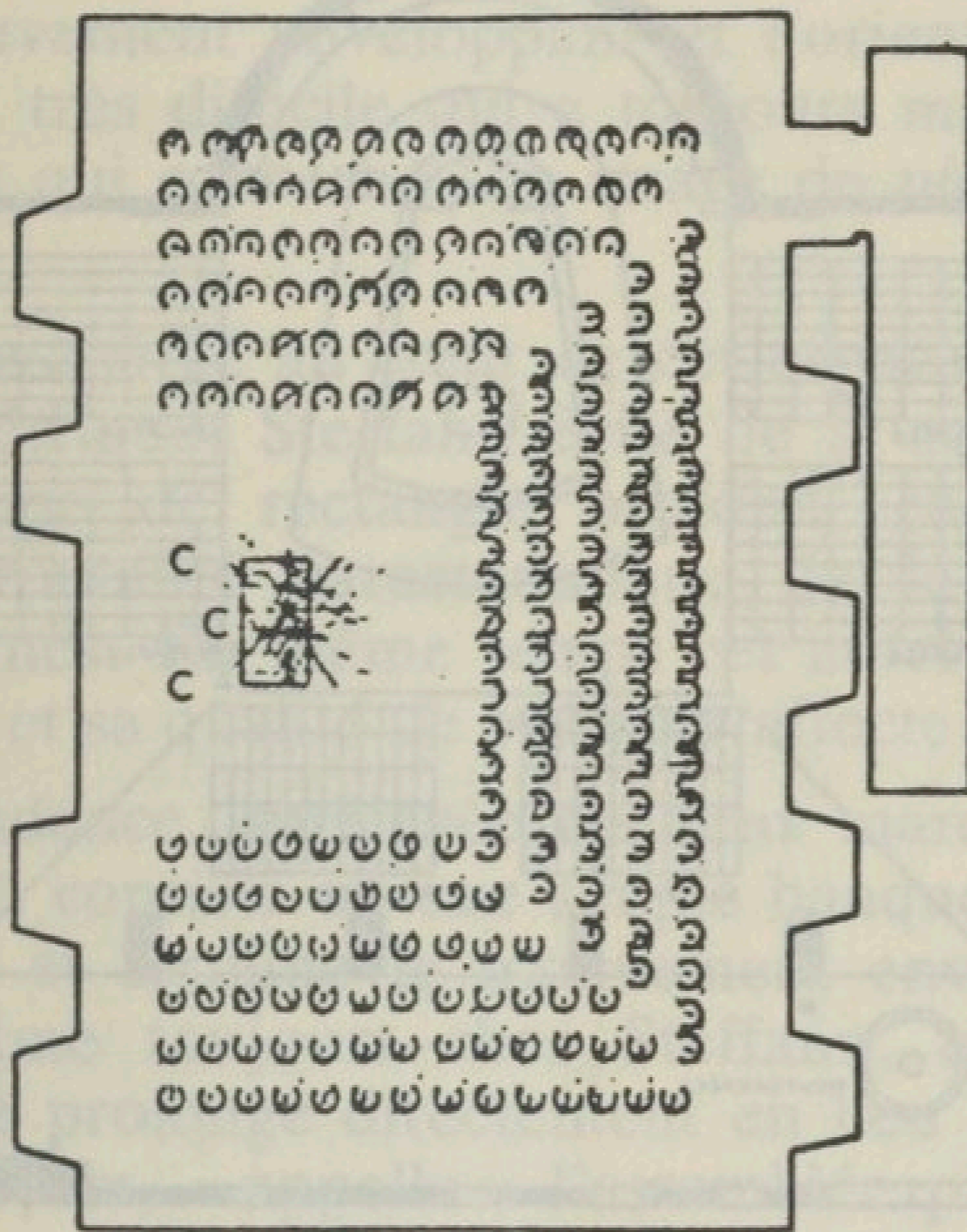
récentes que les responsables de l'urbanisme n'ont pu ni, peut-être, voulu empêcher.

Inoubliable leçon d'Assise, découverte du *genius loci* — nous devons ajouter une troisième source majeure de l'œuvre de Steffann, plus décisive encore : le mouvement liturgique, la redécouverte du mystère du culte et de son retentissement sur le lieu de la célébration. Très vite après sa conversion, Steffann a eu l'avantage d'en faire l'expérience dans un lieu privilégié, le château de Rothenfels-sur-le-Main, près de Wurzburg, le centre des jeunesses catholiques allemandes, animé dès le début des années 20 par le plus génial des grands liturgistes : Romano Guardini. Il est difficile de résumer en quelques lignes tout ce que Rothenfels a représenté pour l'élite des jeunes chrétiens de cette époque — ceux qui résisteront aux nazis. Nous devons surtout préciser que sur la lancée des premiers grands livres de Guardini — *L'Esprit de la Liturgie* (1918), *Les Signes Sacrés* (1922-23), *L'Éducation liturgique* (1924) — ainsi que de tout ce qu'apportaient les grandes sessions annuelles d'été, la célébration elle-même y avait pris progressivement une forme extraordinairement vivante et active — très sobre pourtant — dans l'équilibre caractéristique du style guardinien (« *laeti bibamus sobriam ebrietatem Spiritus...* »).

Pour réaménager les espaces du château, Guardini disposait de l'immense talent de l'architecte Rudolf Schwarz, un des membres importants du *Bauhaus*, ami de Mies van der Rohe. Du cercle de Rothenfels sortiront, en fait, quatre des plus grands architectes d'églises du 20^e siècle : Schwarz et Steffann, en Allemagne, Metzger et Baur, en Suisse alémanique. Cela nous explique pourquoi, dès la fin des années 20, l'architecture d'église et la liturgie iront toujours de pair dans ces pays, alors qu'en France (ou en Belgique) il faudra, à de rares exceptions près, attendre pour cela les années du Concile.

Entre 1926 et 1928, Schwarz aménage à Rothenfels la vaste salle des chevaliers, qu'il débarrasse de ses stucs d'un baroque très lourd. Il en fait un espace d'une extrême pureté où pouvait se célébrer l'eucharistie lorsque les assistants étaient trop nombreux pour trouver place

dans la chapelle. Ce lieu, le plus célèbre du mouvement liturgique allemand, était un grand volume blanc creusé de fenêtres profondes, dallé de magnifiques pierres brun-rose et simplement meublé de centaines de petits esca-beaux noirs cubiques dessinés par Schwarz. A l'occasion de l'eucharistie, on les disposait en trois groupes autour de l'autel, et le prêtre célébrait face aux assistants.



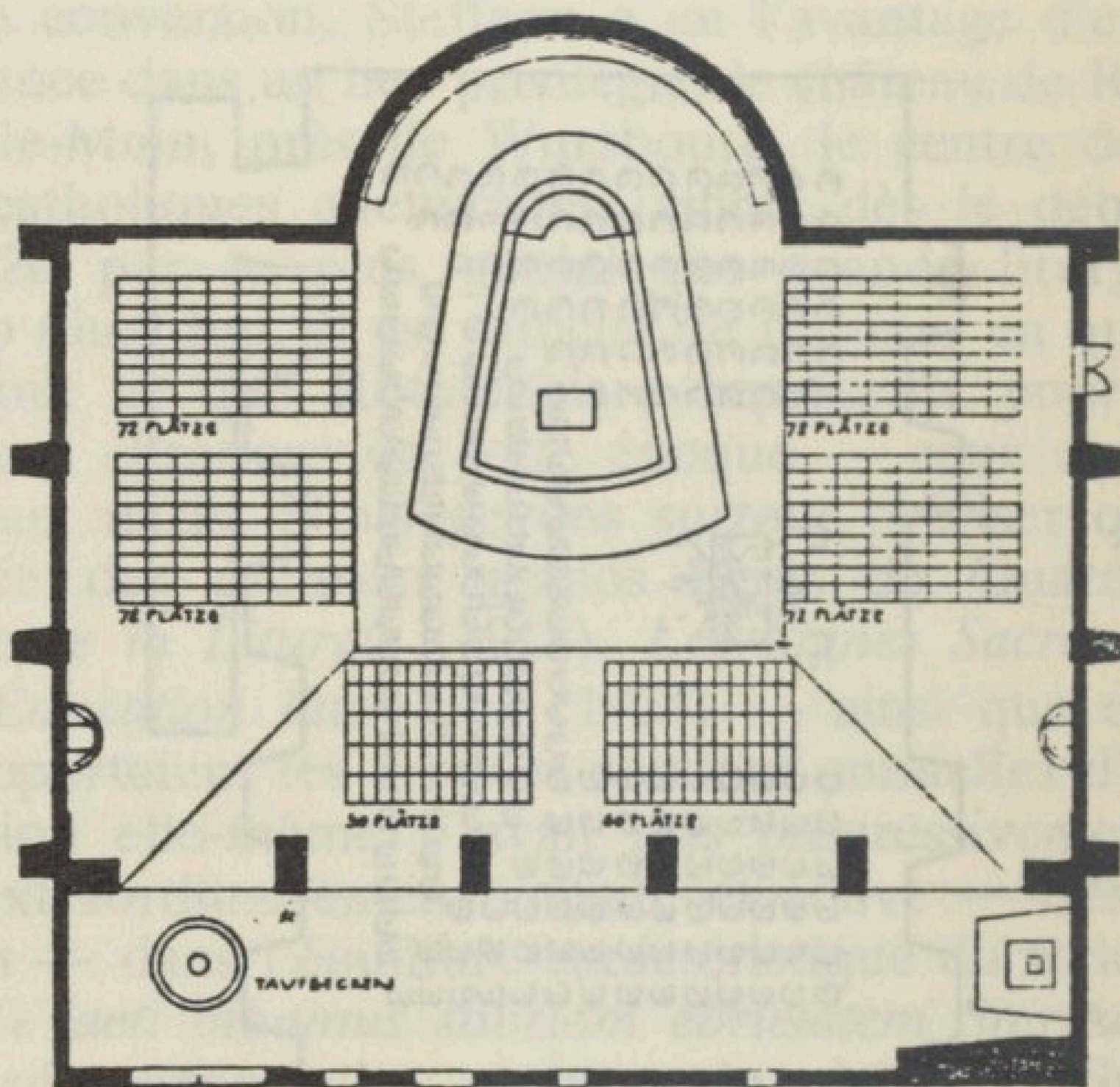
Château de Rothenfels

La salle des chandeliers : l'aménagement liturgique de R. Guandini et R. Schwarz (1928)

Le secret de ces célébrations, restées inoubliables pour tous ceux qui les ont vécues, tient avant tout à l'accent mis sur l'assemblée vivante et à la liberté avec laquelle celle-ci pouvait ainsi se donner une forme pleinement significative.

Steffann sera le premier à oser porter ce type d'assemblée hors de Rothenfels, dans les églises paroissiales, d'abord dans ses projets d'églises-maisons pour la diaspora, qui datent de 1937-1938, et ensuite, après la guerre, dans une série de réalisations comme Saint-Boniface de Dortmund et Sainte-Élisabeth d'Opladen qui aboutiront

à une véritable synthèse : Saint-Laurent de Munich (1956), construite après un an de dialogue entre l'architecte et un maître d'œuvre exceptionnel (le premier successeur de Guardini à la direction de Rothenfels), l'oratorien Heinrich Kahlefeld, théologien, exégète et liturgiste, qui plus tard ira au Concile en qualité d'expert.



Emil Steffann : Plan terrier de Saint-Laurent à Munich.
Exécuté en 1956

Il serait intéressant de décrire ici cette église, déjà si pleinement « conciliaire », qui est restée jusqu'à ce jour un des hauts-lieux de la célébration liturgique en Allemagne. Mais il est sans doute plus juste d'aller droit à l'après-Concile, à l'une des dernières églises de Steffann : Sainte-Hedwige de Cologne (1968). Pour exprimer le thème de la foi, il n'existe guère de meilleur exemple.

Nous allons essayer d'en faire ici une description suffisamment détaillée ¹.

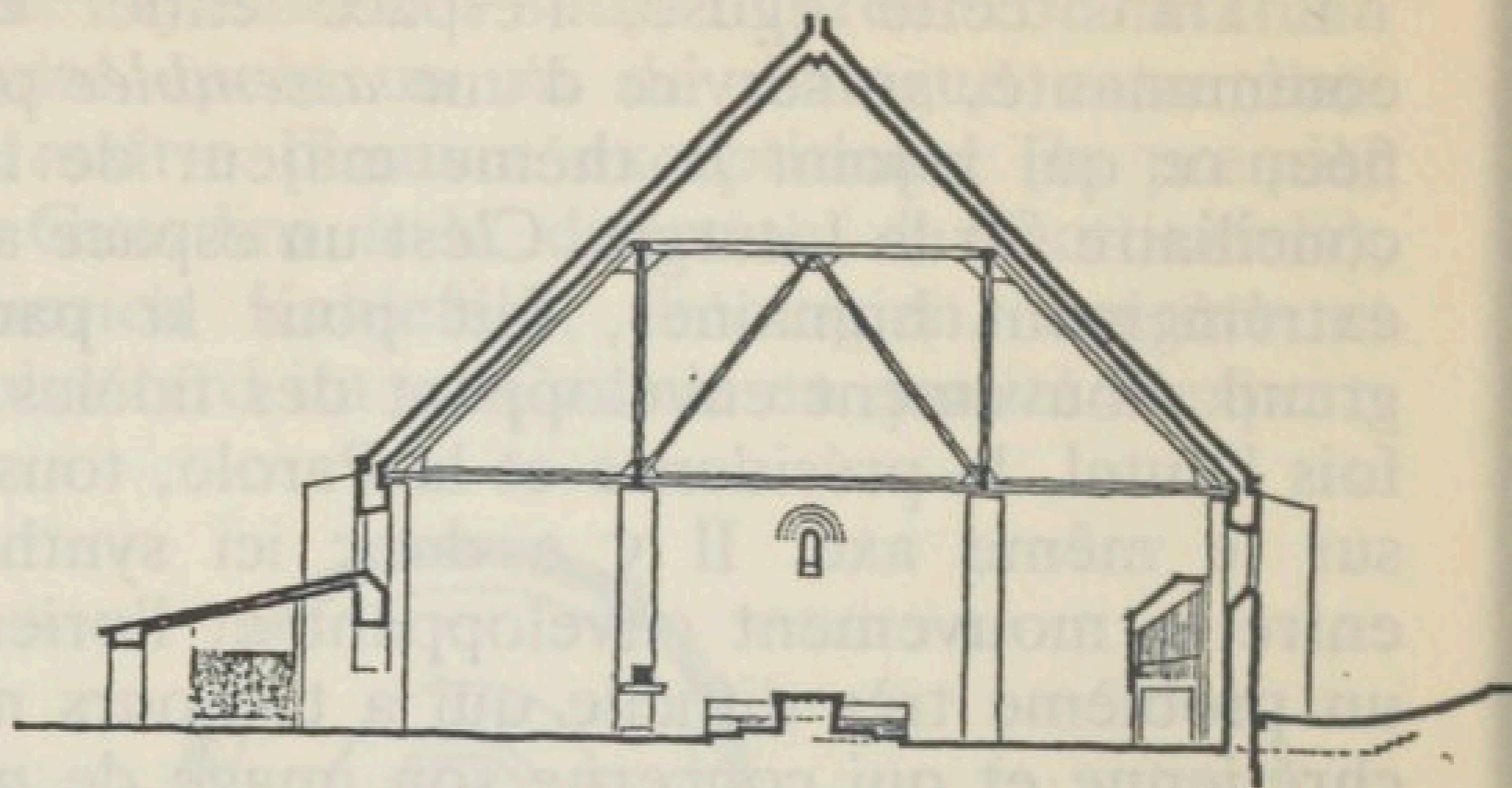
1. Voir le schéma, p. 126.

1. Dans cette église, l'espace entier existe *pour* la communauté, au service d'une *assemblée* pleinement unifiée, ce qui rejoint le thème majeur de la Constitution conciliaire sur la Liturgie. C'est un espace aux dimensions extrêmement humaines, fait pour la participation. Le grand mouvement enveloppant des fidèles concerne à la fois l'autel, la présidence et la Parole, tous trois disposés sur le même axe. Il y a donc ici synthèse accomplie entre le mouvement enveloppant et l'orientation axiale, un problème très difficile qui a toujours marqué l'église chrétienne et qui concerne son image de *plénitude* ecclésiologique.

2. L'autel est situé au cœur de cet espace, sinon à son centre géométrique. Steffann évite de le surélever. Il le bâtit en forme de rectangle profond, ce qui élimine l'excessive frontalité caractéristique de la plupart des autels modernes. En même temps cet autel est « libre », bien dégagé, et sa qualité de *présence* affecte tout l'édifice.

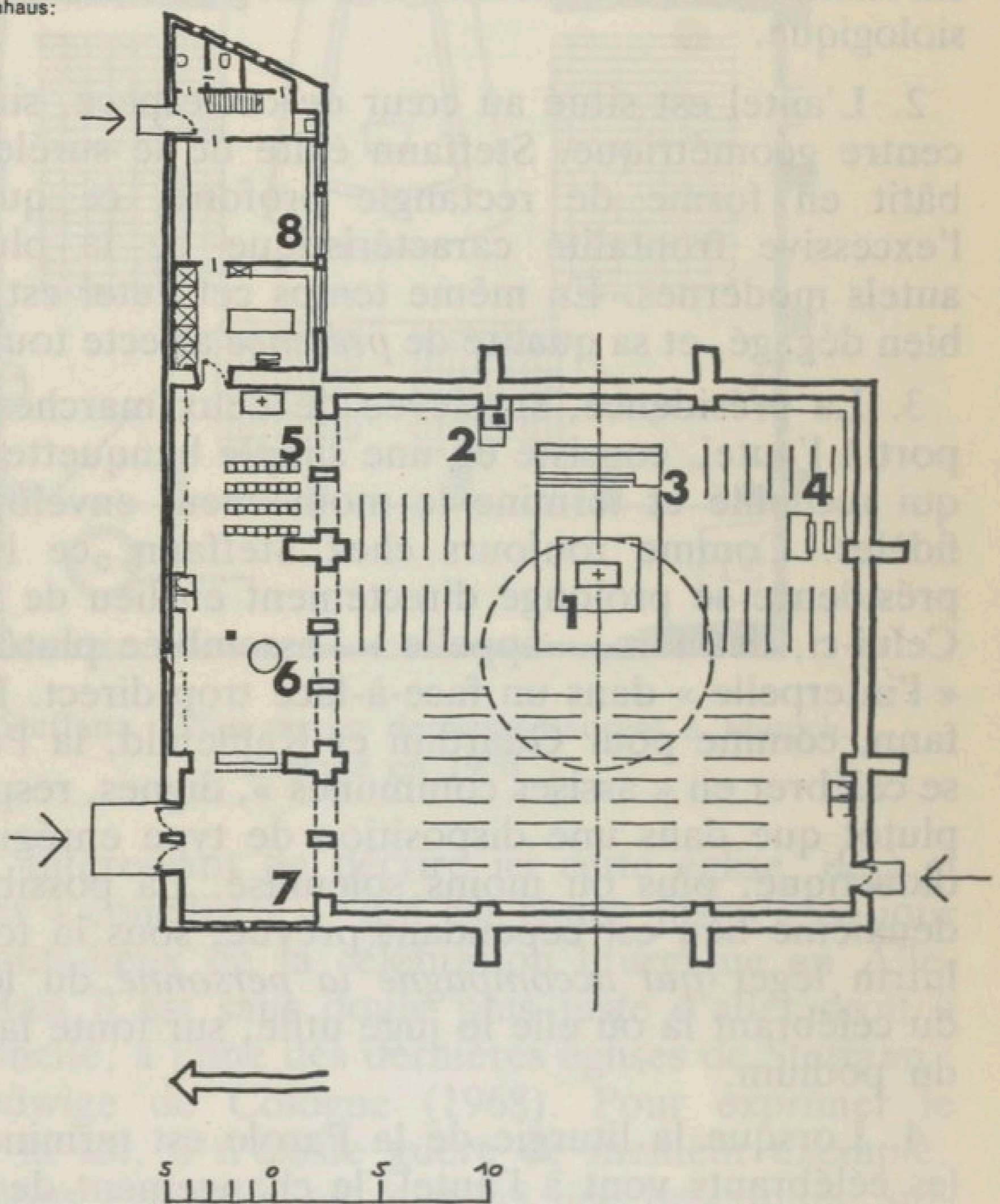
3. La présidence, surélevée de deux marches par rapport à l'autel, consiste en une simple banquette de pierre qui recueille et termine le mouvement enveloppant des fidèles. Comme toujours chez Steffann, ce lieu de la présidence se prolonge directement en lieu de la Parole. Celui-ci, dès lors, « appelle » l'assemblée plutôt qu'il ne « l'interpelle » dans un face-à-face trop direct. Pour Steffann, comme pour Guardini et Kahlefeld, la Parole doit se célébrer en « assises communes », dignes, responsables, plutôt que dans une disposition de type enrégimenté ou didactique, plus ou moins solennisé. La possibilité d'un deuxième lieu est cependant prévue, sous la forme d'un lutrin léger *qui accompagne la personne* du lecteur ou du célébrant là où elle le juge utile, sur toute la longueur du podium.

4. Lorsque la liturgie de la Parole est terminée et que les célébrants vont à l'autel, le changement de climat se répercute sur toute l'assemblée. La disposition enveloppante se resserre alors visuellement et psychologiquement. Elle se « concentre » et acquiert comme une qualité nouvelle. Sa forme devient alors celle d'une « commu-



St. Hedwig in Köln-Höhenhaus:

- 1 Altar
- 2 Sakramentssäule
- 3 Präsidium
- 4 Schola, Orgel
- 5 Nebenaltar
- 6 Taufbrunnen
- 7 Haupteingang
- 8 Sakristei



E. Steffann : Sainte Hedwige de Cologne.
Plan terrier et coupe (1968)

nauté de banquet », autour de la table du repas du Seigneur. Le ton même de la célébration peut y devenir plus dense, plus recueilli, plus silencieux — un résultat que l'on n'arrive guère à obtenir à partir d'un autel reporté vers l'arrière ou trop dominateur.

★

Le plan terrier de Sainte-Hedwige ainsi que la coupe correspondante permettent de situer cette description en fonction de l'église entière et des éléments dont nous n'avons pas encore parlé :

a. Pour ce qui est des « parcours », nous trouvons en 7 l'entrée principale ; en 6 le lieu du baptême et de la pénitence ; en 5 la chapelle de dévotion ; enfin en 8 la sacristie et ses annexes.

b. Dans le grand espace, l'autel est localisé en 1 ; le lieu de la présidence et de la Parole en 3 ; le saint-sacrement en 2 ; l'orgue et la schola en 4. La coupe nous montre à quel point les élévations restent discrètes, tant pour la présidence que pour l'autel. Quant à l'axe de l'église, déjà déterminé par l'ensemble d'un podium de célébration très engagé dans l'assemblée, il est simplement ponctué, sur le mur du fond, par une petite fenêtre qui suffit à lui donner une étonnante plénitude.

Nous pensons que Sainte-Hedwige arrive ainsi à exprimer tout l'essentiel de la *foi ecclésiale*, dans son image vivante, objective, communautaire, et aussi dans son dynamisme propre, qui comprend les éléments suivants :

Une réalité initiatique : celle du parcours catéchuménal, du sacrement du baptême, de toute démarche qui, de seuil en seuil (« von Schwelle zu Schwelle » écrit Steffann), conduit les fidèles à l'eucharistie. Ce sont, ici, la zone d'entrée, l'ensemble de la construction basse, les épaisseurs de passage vers l'espace principal.

Une réalité centrale, proprement eucharistique : elle trouve son lieu adéquat dans la grande *aula* de célébration, où une communauté adulte entoure la présidence, la

Parole et l'autel, d'abord en assemblée d'écoute, ensuite en assemblée de banquet et de repas sacrificiel.

Une réalité que l'on pourrait appeler *post-ou trans-eucharistique* : par-delà tout cheminement et toute célébration, elle marque dans l'église (en plus d'un lieu spécialisé d'adoration) un climat intrinsèque de silence, de recueillement, et finalement d'orientation et de contemplation eschatologique. Ce climat est extrêmement tangible dans l'ensemble de l'espace de Sainte-Hedwige et dans son orientation axiale.

Il faut se risquer encore à dire quelque chose de plus. Le *genius loci* de Sainte-Hedwige nous paraît embrasser un ensemble de qualités dont la *synthèse* ne s'explique que par une concentration très explicite sur *le* Mystère chrétien par excellence, celui qui récapitule et actualise *toute la foi* : le Mystère pascal, toujours à nouveau réactualisé dans les mystères du culte. C'est là, on le sait, le cœur de la vision liturgique d'un Casel, d'un Guardini, d'un Kahlefeld. Or elle est parfaitement consciente chez Steffann lui-même, qui sans abandonner un pouce de sa position ou de son métier d'architecte, en a été imprégné tout entier.

Il est toujours délicat de parler concrètement d'un « lieu de rassemblement pascal », et surtout d'un « *genius loci* pascal ». Pourtant c'est bien de cela qu'il s'agit ici, et tel est bien le sens de cette superbe synthèse, faite à la fois de dépouillement, de chaleur, de lumière, ainsi que d'un climat d'*église-maison* qui, mieux que tout autre, permet la communion ecclésiale et interpersonnelle.

D'autres architectes que Steffann travaillent aujourd'hui dans un esprit très semblable. Ainsi Prioleau en France, et surtout Jean Cosse en Belgique. En Allemagne, ce sont les disciples mêmes de Steffann, comme Hülsmann, Bienefeld, ou Nicolas Rosiny, le restaurateur des cathédrales de Trèves et d'Eichstätt. Il faut signaler que les *autels* de ces églises grandioses ont été réalisés par le sculpteur Elmar Hillebrand, qui a lui-même vécu l'ensemble du mouvement liturgique inspiré de Guardini — un point important en notre temps de véritable « crise » de l'autel...

Les églises de Steffann et de ses amis, comme les autels d'un Hillebrand ont en commun de ne pas être les fruits improvisés du génie, ou d'une brillante créativité. Ils nous viennent d'un long et mystérieux dialogue entre un métier très exigeant, très décanté, et une foi personnelle vécue en profondeur, extrêmement *cultivée* : une interaction d'autant plus intéressante qu'elle touche ici à des points décisifs.

Frédéric DEBUYST